

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 2

Artikel: L'instruction alpine dans l'armée : Interview du Lt. Col. ERB
Autor: Faesi, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-704305>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

L'instruction alpine dans l'armée

Interview du Lt. Col. ERB

Quelque part au-dessus de 3000 m, fin août 1940.

Au dehors, la tempête de neige balaie avec frénésie la vaste étendue des glaciers, se heurte aux parois verticales et s'épuise à danser et à hurler sur les crêtes déchiquetées. Quinze degrés au-dessous de zéro! Les vitres du refuge sont couvertes d'une épaisse couche de givre et ne laissent passer qu'une clarté diffuse. Quatre heures de l'après-midi, et déjà nous avons dû allumer la lampe. Les barrières de la terrasse qui domine les séracs, portent de longues barbes de glace et au toit pendent de gros stalactites de glaçons. Le calendrier affiche la date du 29 août — dans la vallée, les regains touchent à leur fin. A l'intérieur du refuge, on est bien. La tempête cogne en vain contre les épais moellons de granit, et le fourneau a mis en fuite le froid mordant.

Il a fallu monter jusqu'ici, dans ce paysage d'hiver, pour trouver le chef du cours central d'instruction alpine de l'armée suisse. Mais n'est-ce pas logique, puisque son royaume est là, dans les glaciers, les névés, les rochers, dans le froid et la tempête, compagnons habituels des alpinistes? Point n'est besoin de présenter à nos lecteurs le Lt. Col. Erb. Tous les sportifs connaissent du moins de réputation celui qui est en même temps rédacteur en chef du «Sport», officier de ski d'une brigade de montagne et spécialiste indiscuté de toutes les questions d'instruction alpine militaire.

— Voyez-vous, dit-il, c'est ça, la montagne: aujourd'hui une tempête de neige, dans deux heures le vent tombera, demain le beau temps, après-demain le foehn fera irruption — et la danse pourra recommencer! Voici les conditions dans lesquelles nous devons instruire les soldats pour le service en haute montagne. Et depuis que nous avons procédé au regroupement de nos forces, le devoir est plus impérieux que jamais: former le plus grand nombre de troupes capables de tenir le coup en haute montagne. Pour ça, nous devons les éduquer à l'endurance, au stoïcisme, car il faut qu'ils puissent tenir dans des conditions souvent très dures. Voilà pourquoi le Général a commandé l'instruction alpine, non seulement des troupes de montagne, mais dans toutes les armes combattantes.

— Dans la presse on a pu lire à plusieurs reprises les récits des hauts faits réalisés par des soldats ayant pris part au cours...

Ici, le Colonel Erb m'interrompt:

— ... pardon, pas des soldats, mais des officiers que nous avons convoqués pour un cours central d'instruction alpine de trois semaines. Non pas dans le but de créer un corps spécial d'officiers alpins bien entraînés, bien sûr, mais afin de former en nombre suffisant des commandants et des chefs de classe, capables d'instruire d'une manière parfaite le plus grand nombre possible de troupes dans le service en haute montagne et qui fonctionneront comme instructeurs dans les cours spéciaux qui vont commencer la semaine prochaine dans toutes les unités d'armée.

— Qui aviez-vous engagé comme instructeurs, dans ce cours central?

— Nous avons choisi les meilleurs guides suisses, dont plusieurs sont sous-officiers ou officiers dans l'armée. Les participants appartenaient à neuf divisions et trois brigades de montagne. Tous étaient des officiers connaissant la montagne, des alpinistes entraînés et des varappeurs passionnés dans le civil.

— Êtes-vous content des résultats obtenus, mon Colonel?

— Vous allez me prendre pour un incorrigible enthousiaste. Mais je n'hésite pas un quart de seconde à vous dire que ce cours a dépassé de loin toutes mes espérances. Grâce au matériel humain magnifique, grâce à l'esprit merveilleux qui a animé ces officiers, nous avons pu réaliser des performances que je n'aurais guère cru possible l'année passée. Il est vrai que le temps nous voulait du bien!

Dès le premier jour, grâce à l'entraînement préliminaire auquel s'étaient astreints les participants, le cours exigeait le maximum d'effort, de tension et d'attention. Les quatre premiers jours étaient consacrés à l'école de la varappe dans les E...hörner. Avant de commencer la leçon proprement dite, les élèves avaient à s'appuyer 800—1000 m de montée à pic. Excellent exercice pour habituer chacun à regarder l'abîme sans vertige! L'école des névés et des glaciers sur des pentes de 30 à 70 degrés familiarisait ensuite les participants avec les grimpees difficiles, et les auxiliaires indispensables: la corde, le piolet, les crampons, sans oublier la confiance en soi et la prudence, vertus naturelles de l'alpiniste. Après dix jours de cours, les officiers ont entrepris des ascensions nocturnes de sommets au-dessus de 4000 mètres d'altitude. Sans lanternes, ni lampes de poche, s'entend. Tout le cours, sans aucune exception, a fait la traversée réputée très difficile du «Grosses Aletschhorn», une partie de varappe qui n'est pas à la portée de chaque alpiniste. Enfin, durant la dernière semaine, le cours a réussi un haut fait alpin qui est encore unique dans les annales suisses: un exercice de barrage en haute montagne, dans la région des Mischabel. Pendant 40 heures, tous les passages, tous les cols et tous les sommets sur 20 km ont été occupés dans le massif le plus élevé de Suisse. Qu'on se représente ce que signifie un bivouac à 4200 mètres au-dessus de la mer! Et non un, mais dix, quinze bivouacs, dans les rochers, au-dessus des gouffres, dans la neige et la glace... Les performances les plus marquantes au point de vue alpinisme ont été accomplies durant les exercices de liaison. Car chaque détachement, chaque patrouille avait à prendre liaison latérale. A cette occasion, plusieurs «premières de l'année» ont été réalisées dans des temps records.

Une conclusion s'impose: avec des hommes de cette trempe, on peut grimper sur n'importe quelle sommité et y installer un f.m., une mitrailleuse ou même un canon. Parce que les parties de varappe, les courses de 15 à 16 heures de marche, ces officiers les ont faites avec f.m., cacolet et mitrailleuse ou trépid sur le dos!

— Comment l'instruction alpine va-t-elle être organisée dans l'armée?

— A partir de la semaine prochaine, les cours d'instruction dans chaque unité d'armée vont commencer, dans toutes les parties des Alpes. Nous n'avons pas fixé comme but d'instruction la formation d'une poignée de varappeurs hors ligne, de tombeurs de records et de vainqueurs de faces nord, non, nous allons enseigner la forme classique de l'alpinisme. L'homme doit apprendre à marcher et à conduire sûrement. Tout ce qui est auxiliaire (pitons, mousquetons, crampons, etc.) n'est utilisé qu'en cas de nécessité absolue. Dans l'instruction alpine, comme partout ailleurs dans la vie militaire, le bon exemple joue un rôle prépondérant. A la fin des cours d'instruction alpine dans les unités d'armée, tous les participants seront des patrouilleurs en haute montagne sûrs et intrépides, qui, avec des charges très lourdes, passent partout. *Partout!* — même par mauvais temps et visibilité déficiente. Car la guerre mo-

derne nous apprend que l'assaillant cherchera à faire son allié même du mauvais temps et qu'il voudra s'assurer la surprise dans l'attaque, en profitant de la tempête, du brouillard, de l'orage. Nos troupes sauront tenir compte de tous ces facteurs et se défendre en conséquence.

Au dehors, la tempête de neige hurle toujours. Sans répit, les rafales de grésil tambourinent contre les vitres. Mais le lendemain matin, il fait grand beau. Le Colonel Erb avait raison: une nuit suffit pour nettoyer tout le massif des Alpes. Le colonel et son Etat-major composé de cinq jeunes officiers aux visages bronzés par des mois de vie à la montagne, chaussent leurs lattes et quittent le refuge. Encordés, ils descendent en virages prudents sur le glacier géant dont la méchanceté s'est assoupie sous 25 centimètres de neige fraîche. Ils vont en reconnaissance vers une lointaine cabane du C. A. S. en Valais. Ils ne sont plus que des petites taches noires — voilà qu'ils disparaissent derrière le dos allongé de la moraine. Nous remontons vers l'orifice bleu du tunnel de glace aboutissant en

plein dans les coulées d'avalanches. Dans nos oreilles sonne encore la dernière phrase du colonel: «Etre soldat en haute montagne, cela signifie une bataille de chaque instant contre les difficultés, contre le mauvais temps ou contre la montagne. Et si jamais nous avons la guerre: contre l'ennemi. Mais je sais une chose: le soldat suisse possède en lui toutes les qualités qui sont l'apanage des excellentes troupes de montagne. Il suffit de l'entraîner et de lui donner l'occasion de prouver ce dont il est capable. Une sérieuse instruction alpine y pourvoira.»

Cette conviction, les cours de ski alpins de l'hiver passé nous l'ont déjà apportée. Devant les splendides performances réalisées au cours central d'instruction alpine, nous sommes certains que les skieurs militaires suisses seront égaux dans quelques jours par les milliers de soldats alpinistes entraînés dans les cours des unités d'armée. Eté comme hiver, notre pays perfectionne la garde des Alpes. C'est sa mission, à laquelle il ne faillira pas.

Hugues Faesi.

Vaillance des Suisses

La veille de la bataille de Moncontour, en 1569, le chevalier Pierre Cléry, de Fribourg, capitaine dans la Garde Suisse de Charles IX, fut provoqué en combat singulier par le colonel des Lansquenets au service de l'armée ennemie, celle de la Ligue.

Le lansquenet était un véritable géant, tout couturé de cicatrices et rompu à ces sortes de duels à mort. Il était réputé invincible dans toutes les Flandres.

Bien qu'il fût de stature inférieure, le Fribourgeois était un rude jouteur. Il obtint de ses chefs l'autorisation de relever le défi du lansquenet.

Le combat se déroula sur une prairie, dont les lisières opposées étaient occupées par les troupes des deux partis, qui assistaient de loin à cette bagarre épique et encourageaient de la voix leur favori.

Après un duel acharné, où chacun des combattants savait qu'il jouait sa vie, le géant des Flandres, frappé à mort, s'abattit sur le pré.

Pierre Cléry, dont la vaillance avait arraché des cris d'admiration à tous les assistants, revint à son camp chargé des armes de son adversaire. Parmi ces trophées, il y avait un coutelas dont la poignée d'argent fut transformée en gobelet. Un artiste du temps y grava une scène de ce combat mémorable.

*

Le lieutenant-colonel des Gardes Suisses, Pierre-Victor de Besenval, de Soleure, avait fait sa première campagne dans ce corps d'élite alors qu'il n'avait que douze ans. Très jeune, il était déjà célèbre pour sa bravoure, son sang-froid et son inaltérable bonne humeur.

En 1748, comme les Suisses attaquaient une redoute, Besenval, qui s'était élancé au milieu des décombres d'un mur renversé par les boulets, se hissa sur les blocs de pierre et interpella ses hommes en ces termes:

«Savez-vous bien, camarades, que s'il n'y avait pas de coups de feu à gagner, on ne tiendrait pas ici!»

Puis il saute le premier le rempart. Ses grenadiers le suivent et le bastion est enlevé de haute lutte.

Bien qu'il eût participé à cent combats, le colonel solois ne reçut jamais une blessure.

La première lui fut faite par un de ses amis, en temps de paix, au cours d'une partie de chasse, ce qui lui fit dire, pour consoler le tireur maladroit.

— J'aurais mieux aimé que ce fût dans une bataille, mais enfin, d'où qu'il vienne, un coup de fusil est toujours un coup de fusil!

*

Jean-Rodolphe Dachselhoffer, de Berne, était entré très jeune au service d'Autriche. En 1717, il participa en qualité d'aide de camp du comte Palfi à la campagne contre les Turcs.

Un jour, le Prince Eugène accompagné de deux illustres officiers, le prince de Galles et le prince de Bavière, héritiers tous deux du trône paternel, étant allé faire une reconnaissance, fut tout d'un coup entouré d'un fort parti de Musulmans.

Du haut d'une colline, Dachselhoffer voit le danger. En hâte, il rassemble quelques cavaliers et fond sur les Turcs bien supérieurs en nombre. Après un court engagement, il les met en fuite.

Le prince Eugène embrassa le jeune Suisse, l'appelant son sauveur et lui donnant aussitôt de l'avancement.

Le prince de Galles le prit ensuite pour premier aide de camp à la bataille de Belgrade, et, devenu roi d'Angleterre, l'invita à son quartier général de Worms où il le combla de distinctions.

Rentré au pays, Jean-Rodolphe Dachselhoffer fut nommé bailli d'Aubonne et plus tard, en 1745, trésorier général pour le Pays de Vaud. Son père avait été gouverneur de Payerne en 1699, et son grand-père, le banerier Nicolas Dachselhofer, avait été envoyé par les Cantons auprès de Louis XIV pour prendre la défense de Genève.

(A suivre.)

Retour au cantonnement

(Mélodie de l'Hymne neuchâtelois.)

- I Notre beau voyage est fini,
Il a disparu comme un rêve!
Nous revenons vers les amis,
Pour travailler ferme et sans trêve!
- II Nous regrettions tous ces ronfleurs,
Et leurs cascades d'harmonie!
Et le sergent-major rieur...
Dont la tendresse est infinie!
- III Reprenons l'habit du soldat
Et goûtons à sa rude vie;
Nous trouverons dans le «rata»
Tout le parfum de la Patrie!

Refrain

Chargeons gaiement tous nos camions;
Paniers d'obus, balles, grenades,
Entassez-vous dans les wagons,
Pour assurer la pétarade!

App. Aug. Schütz, Fleurier.